L'image du roi dans *L'Histoire de la guerre sainte* d'Ambroise (Richard Cœur de Lion et Philippe Auguste)

Dans un article déjà ancien, B. Levy comparait les images de Richard Cœur-de-Lion, tel que nous le restituent trois textes centrés autour de la Troisième Croisade, l'*Histoire de la guerre sainte*[1], *La Chronique d'Ernoul* et le récit anonyme de *la Troisième croisade et la mort de Richard Cœur-de-Lion* et ce critique concluait que chacun des écrivains avait eu pour but de « souligner le rôle héroïque et exemplaire d'un roi[2]. »

Nous nous attacherons ici au texte d'Ambroise, vaste fresque épique d'une « guerre sainte » où le roi, pour important qu'il soit, n'est cependant que l'incarnation la plus pure d'un élan sacré partagé par tous les croisés. Texte dû à un témoin des faits, l'*Histoire* présente l'intérêt d'être née sous la plume d'un humble jongleur ; c'est dans les rangs des petites gens qu'il a partagé la vie douloureuse et les épreuves meurtrières du siège d'Acre ou de la marche avortée sur Jérusalem qui s'ensuivit. Son métier le fait naturellement vivre les événements en habitué de la geste et

1 — Les citations ou traduction du texte étudié reposent sur l'édition procurée par G. Paris, Paris, 1897.

2 — *La croisade, réalités et fictions*, Actes du colloque d'Amiens (1987) publiés par les soins de Danielle Buschinger, Kummerle Verlag, Göppingen, 1989. La communication de B. Levy, *Pèlerins rivaux de la troisième croisade, les personnages des rois d'Angleterre et de France, d'après les chroniques d'Ambroise, d'Ernoul et le récit anglonormande « La croisade et la mort Richard Cœur de Lion »* se trouve de la p. 143 à 155. La citation est p. 144.

son écriture est imprégnée de clichés épiques[3]. Appelant son héros *Richard le Magne*, Ambroise tient à désigner le modèle auquel il se réfère, le grand empereur de la *Chanson de Roland* ; mais, jeune roi, imbu d'idées courtoises, Richard est avant tout le héros de l'Outremer et le texte trace en filigrane le portrait d'un champion du Christ, miroir pour les siens, tandis que, en véritable repoussoir, Philippe-Auguste sombre peu à peu dans l'envie destructrice qui le fait osciller entre les référents de Ganelon et Judas. Derrière le modèle qu'est Richard, Ambroise affirme son dessein d'auteur, élever un monument à la glorification des compagnons d'une quête de Dieu Seigneur et Roi, quête où le témoignage et le martyre sont les deux faces d'une unique réalité.

Tout prince vivant est fleur d'une tige royale, une *beata stirps* dont il recueille les qualités de sang ; tel est bien Richard au début de notre *Histoire ;* lorsqu'il prend la croix, il n'est encore que le vaillant comte de Poitou. Mais son empressement signe déjà sa valeur native, il est en effet « le premier de tous les hommes des terres de deçà la mer »[4] et c'est sur son exemple que son père, puis le roi de France se croisent à leur tour. C'est l'occasion pour Ambroise, habitué des cours, d'entonner un éloge enthousiaste des trois aînés du roi anglais, qui furent chacun des mécènes fameux[5].

Saisissons ici, pour ne plus y insister, l'occasion de signaler la partialité intéressée du jongleur qui se garde bien de rappeler que ces années virent les graves discordes opposant le vieux Plantagenêt à ses fils, particulièrement Richard que son père venait de refuser une nouvelle fois de désigner comme son successeur légitime au moment où il se croisa ; Richard prêta aussitôt hommage à Philippe-Auguste, et fut sans doute pour beaucoup dans la mort de son père, déjà très malade. Mais dans le récit d'Ambroise, la succession semble aller de soi :

> Ço fu li vielz reis d'Engletere,
> Henris, cil qui quida requere
> Le seint sepulcre e Deu ensivre ;
> Mais mort le solt bien aconsivre (v. 167 sq)
> ... Richart l'ainznez ot la corone,
> Issi come raisuns le done,
> E les tresors e les richesces,
> E les terres e les ligesces. (v. 181 sq).

3 — « Epico-romanesques » selon B. Levy.
4 — Édition citée de G. Paris, p. 348.
5 — V. 92 sq.

Bon fils, si l'on en croit le texte, Richard va aussitôt manifester l'une des qualités essentielles du monarque, la largesse, en organisant pour son couronnement une fête magnifique : distribution de cadeaux, festin aux plats innombrables, somptuosité inouïe du décor occupent trois jours mémorables au cours desquels, cependant, le nouveau roi pense continûment à son vœu de croisé.

Nous retrouvons le registre romanesque lorsque Richard, en Sicile, fait amener sa fiancée, Bérengère de Navarre. Ambroise la désigne du terme significatif d'*amie* qui s'ajoute au portrait topique de l'amant courtois, ici tracé :

> (s'avoia) Ultre le Far tot droit a Rise,
> Dont novele li ert tramise
> Que sa mere i esteit venue
> Qui ameneit el rei sa drue.
> Ço estoit une sage pucele
> E gentilz femme e preuz e bele... (v. 1137 sq)
> ... E li reis l'aveit mult amée :
> Des que il esteit coens de Peitiers,
> La covoita sis coveitiers. (v. 1150 s).

Description idyllique, assez éloignée des faits que tous connaissaient : ce mariage, politique, visait à se concilier l'aide du roi Sanche VI pour des difficultés rencontrées au sud de l'Aquitaine ; l'arrivée de Bérengère permit à Richard de rompre ses très officielles et interminables fiançailles avec la sœur de Philippe-Auguste, qui se fit grassement dédommager et quitta la Sicile au plus vite, ne tenant pas non plus à rencontrer la douairière Aliénor d'Aquitaine...[6]. Le dessein d'Ambroise est donc de nous donner une image « authentique » de son héros où la vérité n'est pas toujours le plus important.

Cet amoureux déférent est aussi un excellent frère : c'est sous ce jour que sont présentés les événements de Sicile. Richard y avait retrouvé sa sœur Jeanne, veuve du roi Guillaume II. A la mort de ce dernier, le petit-fils bâtard de Roger, Tancrède, avait pris le pouvoir et Richard soutint qu'il avait ainsi lésé les droits et notamment le douaire de Jeanne. Ce fut le prétexte à des querelles vite transformées en une véritable guerre qui se termina par la défaite de Tancrède – et, pour Richard, par des gains très fructueux.

6 — L'auteur de la Chronique d'Ernoul qui idéalise moins son personnage ne cache pas ces faits, d'ailleurs notoires.

Avec la lutte contre Tancrède, Ambroise va s'attacher à tracer un portrait beaucoup plus dynamique du roi anglais. Les événements de Sicile redoublés par ceux de Chypre seront pour Richard les révélateurs d'une prouesse que la Terre Sainte permet de pleinement réaliser. En outre, à Messine comme à Chypre, Richard trouve en face de lui l'antithèse des vertus royales incarnée dans le portrait de deux tyrans, Tancrède le bâtard, bien digne de susciter colère et mépris, et Kyrsac le Chypriote, c'est-à-dire *Kurios* Isaac Comnène, un byzantin, parfaitement haïssable. Philippe aussi se trouve, confronté en Sicile au pôle négatif de la puissance mais la valeur de son rival fait naître en son cœur une ardente jalousie qui ne cessera de croître et de s'affirmer, tuant en lui sa prouesse que l'*Histoire d'Ambroise* n'évoque presque jamais[7].

Richard et Philippe se trouvent devant des choix qui s'avéreront cruciaux pour leur personnalité. Tout roi se doit d'être le premier, mais Philippe ne sait pas imposer sa prééminence : lorsqu'il quitte son royaume, Ambroise souligne que beaucoup de ses grands l'ont déjà précédé ; mais une lecture attentive du passage montre que le Français suit plutôt ses calculs que la voix de Dieu :

> Li reis Filippes des Franceis
> S'esteit ja aloez ainçois
> As Geneveis de son passage,
> Por ço qu'il en sunt preu e sage ;
> E Richarz li reis de Engletere
> Costeia la mer terre a tere
> E s'en ala dreit a Marseille
> De part Deu qui toz biens conseille. (v. 441 sq).

Pour Ambroise le panache et l'ostentation ne sont pas des défauts, ils sont l'évidence éclatante d'une supériorité :

> Soignurs, costume est e usage
> Que quant princes de halt parage,
> Si haut com est li rois de France
> Dont par le monde ad tel parlance,
> Et com est li reis de Engletere
> Ki si grant henor ad en terre,
> Entre ou en cité ou en vile,
> N'en tel terre com est sezille,
> Qu'il deit venir com halt sires

7 — Une exception devant Acre, encore cette valeur est-elle dénuée du panache propre à Richard.

Por plusor genz e por lor dires ;
Car c'est bons moz, a mon espeir,
Qui dit « Tel te vei, tel t'espeir. » (v. 559 sq).

La pompe est salutaire et le texte indique clairement l'opinion d'Ambroise quand il raconte sans commentaire l'arrivée quasi-secrète de Philippe, sur un unique vaisseau, le visage dissimulé, et son débarquement au palais pour éviter la presse, venue l'attendre. Ce roi que le contact du peuple indispose est la vivante antithèse de Richard. Véritable publiciste avant l'heure, l'Anglais a fait préparer sa venue : les barons déjà arrivés s'en viennent l'accueillir sur de splendides destriers et le roi, dans un grand déploiement de bannières, fait son entrée solennelle, au milieu de troupes assez imposantes pour susciter respect autant qu'admiration... Et la foule, parfaitement satisfaite du spectacle, de décréter aussitôt que « c'était bien l'entrée d'un roi fait pour gouverner une grande terre. »

Il est vrai que cet étalage de faste déplut aux Lombards et aux Grecs, deux peuples pour lesquels Ambroise n'a pas de sympathie. En Sicile, ce sont les Lombards que les Anglais inquiètent, par leurs assiduités mal venues auprès des femmes, et irritent en se proclamant haut et fort descendants des Normands conquérants. Sous le regard faussement neutre des Français, les esprits ont vite fait de s'échauffer. N'écoutant que sa générosité, Richard s'interpose au milieu des combattants, mais il est vilainement insulté, voire malmené, et son sang ne fait qu'un tour : le caractère bouillant va de pair avec un cœur de lion.

En face Philippe se montre sensible à des arguments sonnants et trébuchants et il demeure passif tandis que Richard est comparé au loup au milieu des brebis, une image épique employée aussi pour décrire Judas Maccabée[8]. Dernier trait propre à la grandeur, la clémence après la victoire, signalée à la suite d'une autre comparaison qui fait intervenir le ciel d'une façon quelque peu déroutante à nos yeux[9]. Cette générosité du vainqueur, due peut-être à la religion chrétienne des Lombards, ne se retrouvera pas pour les Grecs, *a fortiori* les Sarrasins. Une fois Messine enlevée par le seul Richard, Philippe réclame avec aigreur son droit de suzerain à placer ses bannières sur les tours... Mesquinerie qu'Ambroise n'a garde d'oublier. Tancrède continue de résister et Ambroise rappelle le bruit qui courut : Philippe le lui aurait

8 — V. 730 sq.
9 — V. 809-10 et 812-13.

secrètement conseillé. Or les bruits fâcheux sont toujours un danger, un roi doit les éviter ou les sanctionner[10].

De la même façon que le roi doit étaler sa gloire, de même il doit être à l'abri des racontars car une renommée sans tache fait partie de la puissance. C'est pourquoi Richard est toujours si prompt à punir les insultes, il les sait imméritées. Mais Philippe est déjà la proie de l'envie, un mal qui n'est ni « beau ni honnête ». Une nouvelle fois, Richard fait les premiers pas et il choisit la date symbolique de Noël pour la réconciliation. Occasion rêvée pour déployer sa légendaire largesse, cette qualité essentielle aux yeux de notre jongleur :

Le jur de la Nativité
Li reis Richarz por verité
Fist crier que tuit i venissent
E que od lui la feste tenissent ;
E le rei de France mena
Mangier od lui, tant se pena. (v. 1081 sq).
... Bele feste i ot e honeste,
Com afereit a tele feste ;
Ne onques ne vi, ço me semble,
Tanz riches dons doner ensemble
Com li reis Richarz dona
Illoques e abandona
Al rei de France e a sa gent. (v. 1101 sq).

En apparence réconciliés, les rois se séparent à la belle saison, Philippe gagnant directement Acre, tandis que Richard, après avoir subi une tempête, arrivait à Chypre. On sait par d'autres chroniques que le long séjour du roi Anglais sur l'île fut l'objet de vive critiques[11] car les assiégeants d'Acre l'attendaient dans l'anxiété. Ambroise devait connaître ces bruits car il adopte un ton résolument polémique lorsqu'il parle de ce séjour : ce qui était un probable coup de main se transforme dans l'*Histoire* en une entreprise mûrement réfléchie et menée. Avant de nous faire le récit des faits, Ambroise entame une rétrospective des guerres d'outremer où il déplore la mort de Barberousse, celle d'Henri II Plantagenêt et celle du roi Guillaume ; les malheurs de la terre de Syrie s'expliqueraient en grande partie par le voisinage d'une Chypre hostile aux croisés. En conquérant l'île, Richard assura une base de ravitaillement aux troupes des Chrétiens en même temps qu'une protection contre des excur-

10 — V. 929 sq.
11 — Voir par exemple la *Chronique du Ménestrel de Reims*.

sions ennemies visant à briser le blocus. Par là même, l'acharnement de Philippe-Auguste à faire construire, à Acre où il était arrivé, des machines de guerre, devient par contraste signe d'une vraie myopie stratégique : à quoi bon si les assiégeants se meurent de faim devant une ville bien ravitaillée ? Revanchard, Ambroise n'omettra pas même de dire que lorsqu'à son tour Richard fera tirer ses pierrières, il utilisera des cailloux ramassés à Chypre...

La campagne de Chypre achève de brosser le portrait du jeune roi avant l'Outremer. On trouve un rappel de sa courtoisie lorsqu'il vole au secours de sa sœur et sa fiancée encerclées par les Grecs ou lorsque la petite fille du Comnène est capturée et qu'il confie l'enfant à la reine Bérengère. C'est en Chypre enfin que Richard se marie avec « la demoiselle de Navarre, la belle au clair visage, la femme la plus sage que l'on pût trouver ou souhaiter ». Richard manifeste la même patience qu'à Messine, attendant de se faire asséner un grossier « Troupt » du messager avant de passer à l'action[12]. Mais alors on le voit se jeter à l'eau depuis sa barque pour courir à l'attaque, bien avant saint Louis à Damiette, et la moindre de ses charges mérite le style épique :

> E li preuz reis lor corut sore... (v. 1622).
> ... Plus tost c'une foudre fondant,
> Joint com hoberels sor l'aloe... (v. 1624-25).

En face, ceux qu'Ambroise appelle les *sales* ou *les misérables, les méchants Grecs, la gent sauvage* sont les prototypes des Sarrasins de bientôt. Ils méritent leur tyran « porté vers tout mal »[13]. Renégat, ce Byzantin a conclu un pacte de sang avec Saladin. Cet empereur du mal est irrémédiablement perdu. On le verra se livrer à des pourparlers avec Richard, pour des trêves aussitôt rompues que conclues. En face du preux Cœur de Lion qui ne prendrait jamais une décision sans son conseil qui est « sa main droite », son « honneur », Isaac ne consulte que son traître favori au nom révélateur de Païen de Caïphas, homme « plus perfide et plus méchant qu'un chien »[14]. Seule, la guerre peut trancher le différend chypriote, les opérations menées par Richard apparaissant comme un « nettoyage » nécessité par la situation outremer. Mais il y faut la clairvoyance d'un roi véritable d'où l'ironie qui marque le récit de l'arrivée de Philippe de Dreux et Dreux de Mello envoyés par Philippe-Auguste pour secouer Richard soupçonné de « se reposer » à Chypre !

12 — V. 1466.
13 — V. 1385-1390.
14 — Édition citée p. 355.

E i ot tels paroles dites
Qui ne deivent pas estre escrites.
Mais cil por neient le hastouent... (v. 1893 sq).
... Que ne besoignast a Sulie
Por demi l'aveir de Rossie
Que Cypre ne fust sa sojetee.
Isle qui tant viande jette. (v. 1899 sq).

Le dernier point important est l'arrivée de l'ex-roi de Jérusalem l'infortuné Gui de Lusignan, présenté, avec une certaine sympathie, comme tout prêt à apporter son aide à qui le commanderait ; ce même personnage devient plus tard le centre d'une nouvelle opposition des deux rois puisqu'il resta le candidat de Richard en face de Conrad de Montferrat soutenu par le Capétien. Ambroise montre en ménageant cette arrivée assez bienvenue qu'il possède une vue d'ensemble de son récit. Enfin en quittant Chypre, Richard a la bonne fortune de surprendre un vaisseau qui cachait une troupe de Turcs, plein de ravitaillement pour Acre et d'horribles serpents destinés au Chrétiens assiégeants :

Se fust en Acre la nef mise
Ja meis ne fust la citié prise
Tant eust porté de défense. (v. 2277 sq).

C'est donc avec ce signe de Dieu que le roi met pied sur la Terre Sainte.

Le récit du siège d'Acre occupe une place à part dans l'économie du récit. Ambroise l'ouvre par une longue rétrospective qu'il a rédigée pour désigner clairement les responsables du désastre qui conduisit à la perte de Jérusalem. Il ne saurait être question de rejeter la faute sur Gui de Lusignan, protégé de Richard, dont Ambroise souligne les infortunes imparables : il était *simple* – c'est-à-dire trop facile à abuser – et *malchanceux* à la guerre ; Gui fait donc partie de ceux que ni leur courage ni leurs qualités d'homme ne suffisent à faire accéder au rang de « bon roi ». Aux événements tragiques du règne de Gui, un responsable : le traître obligé que motivaient à la fois sa haine contre Gui et sa collusion avec Saladin, le comte de Tripoli. Déjà mort en 1190, Raimon de Tripoli ne semble pas avoir mérité la réputation exécrable dont notre jongleur se fait l'écho. Mais Ambroise semble pressé d'en venir à des épisodes plus récents car il désire parler d'un autre personnage résolument noir dans l'*Estoire* : Conrad de Montferrat. *L'abominable marquis* est le coupable que vont maudire continûment les humbles soldats de la croisade dont le jongleur se fait ici le porte-paroles.

Récit au cœur du récit, les événements devant Acre, qu'Ambroise, arrivé tard, n'a pas *vus*, rappelle-t-il, mais *lus*, représentent la « mise en abyme » d'un échec à venir car le coupable *Marquis* est le futur roi de Jérusalem ; et même si cette royauté fut bien éphémère, elle explique le désintérêt sinon la colère de Dieu envers son peuple, raison constamment invoquée pour justifier les défaites[15]. Richard avec son habituelle clairvoyance avait lutté pied à pied contre la remise de la couronne à Conrad ; Gui de Lusignan en perdant au moment du siège d'Acre son épouse Sibylle perdait en même temps toute légitimité à la couronne ; Montferrat représentait le guerrier pugnace dont on avait tant besoin. Pour légitimer son titre de roi, on lui fit épouser la sœur de Sybille, Isabelle de Jérusalem, divorcée de force. Ambroise ignore ce divorce mais il rappelle que Conrad était déjà marié et, donc, que devenir l'époux d'Isabelle équivalait à un « triple adultère » et de conclure :

> Ne Dieus n'iert a lor esposailles
> Ne a iteles assemblailles ! (v. 4143-44).

Et c'est pour cet homme-là que Philippe-Auguste avait pris fait et cause !

Pour raconter la longue montée sur le chemin de misère et de tortures qui fut celles des croisés devant Acre, tout particulièrement les plus humbles d'entre eux, Ambroise adopte un registre différent, une sorte de *planh*. Chaque anecdote évoque en quelques traits rapides une réalité douloureuse ou atroce ; à chaque fois, elle se conclut par la phrase-refrain :

> Lors maldisoient le marchis
> Par qui il erent si aquis[16].

Revenant à dix reprises, ce refrain lancinant donne une grande force, incantatoire et pathétique, à l'évocation inlassable de la faim et de la cherté de la vie. Avec le retour des beaux jours, voici enfin la renaissance, l'arrivée recommencée de croisés venus de deçà la mer, l'entrée en scène des deux rois tant attendus. La largesse de Richard débarquant acquiert alors une véritable fonction sacrée, elle recrée l'espoir :

> Sire Deus, quant assaudra l'an ?
> Or est venuz li plus vaillanz

15 — C'est même par cette colère devant les péchés des hommes qu'Ambroise ouvre sa chronique.

16 — Première occurrence v. 4227-28.

Des reis e li mielz asaillanz
De tote la cristienté. (v. 4594 sq).

Ambroise peut désormais reprendre la parole, le fil de son rôle de témoin[17].

Annoncée par toutes sortes de miracles où c'est le Roi du Ciel lui-même qui vient relever le courage des siens, la présence des deux rois ne change pourtant pas le registre dans lequel l'auteur s'est installé ; les refrains ont disparu mais Ambroise perpétue les menues anecdotes destinées à illustrer les exploits de croisés souvent bien peu connus et de quelques barons plus prestigieux. Richard comme Philippe sont tombés malades et semblent diriger d'assez loin les opérations. Philippe s'occupe surtout de ses machines, l'un et l'autre roi surveillent l'avancée des corps de mineurs attachés à la sape des maîtresses-tours. Parfois, l'un des deux rois s'essaie à tirer quelques carreaux d'arbalète. Finalement c'est, inespérée, la reddition d'Acre. Après avoir souligné l'exceptionnelle bravoure des défenseurs de la cité, puis la haine inexorable née entre ceux qui, de part et d'autre, se sont causé tant de morts et de malheurs, la volonté réitérée des Sarrasins de se faire tuer jusqu'au dernier, l'auteur nous fait assister à un revirement totalement imprévu, bien plus dû semble-t-il à un miracle de Dieu qu'à l'absence de toute aide de la part de Saladin :

Mais Deus lor fist un conseil prendre
Qu'a nostre gent vint honorable
E as lor mortel e nuisable
Si que Acre fud par cel affaire
Nostre sanz lancier e sanz traire. (v. 5100 sq).

Curieusement, c'est donc dans le siège et la prise d'Acre que les figures royales nous paraisssent les plus lointaines. Galvanisées par leur simple présence plus que par leur commandement ou leur prouesse, les troupes des croisés trouvent en elles-mêmes, grâce à Dieu, l'ultime sursaut qui amène la victoire.

Mais tout malades qu'ils soient, les deux rois ont continué leur évolution. Philippe-Auguste parachève la lente désagrégation de sa valeur en ajoutant au choix de Conrad de Montferrat qui saura poursuivre les plus mauvais desseins, la volonté de s'en retourner en son pays. Ambroise n'évoque aucune des raison qu'on avance pour expliquer cette décision : le Capétien était malade et les

17 — V. 4560 sq.

manifestations de son mal, desquamation, perte des cheveux et des ongles, ne pouvaient à l'époque que s'expliquer par un empoisonnement[18]. Mais Richard souffrait, en moins fort semble-t-il, du même mal et Ambroise conclut sans circonlocutions :

> Il s'en vint par sa maladie,
> Li reis ço dist que que l'en die ;
> Mais nus n'ad de ço testimoine
> Que maladie en seit essoigne
> D'aler en l'ost le rei demaine
> Qui toz les reis conduit et maine. (v. 5258 sq).

Voilà donc Philippe sur le départ. Richard lui abandonne libéralement ses galères. Mais, avec sa clairvoyance accoutumée, il exige de son rival un serment solennel : le Capétien ne fera nul tort en son absence au roi anglais qui, il tient à le rappeler devant le quasi-fuyard, « est en pèlerinage ». Ambroise, qui sait la suite lorsqu'il écrit l'*Histoire,* souligne à dessein l'épisode. Une fois parti le roi de France, toute la félonie qui avait fini par le contaminer, ne disparaît pas, bien au contraire ! Conrad devient le représentant du vouloir de Philippe et sa perfidie native vient s'ajouter à ce que le Capétien lui a soufflé. Une fois Acre tombée, c'est Richard qui, un temps, remplit le rôle de roi de l'outremer. Et derrière lui marchent avec une aveugle confiance tous les croisés de simple origine, convaincus que la route vers Jérusalem vient de s'ouvrir devant eux.

L'Anglais a désormais acquis sa pleine stature. Sa bravoure s'est affirmée et lui qui « savait plus que tout autre de l'art de la guerre » devient un capitaine incomparable dont le métier a fait disparaître tout esprit de tolérance envers l'ennemi. On sait que Saladin, sommé de rendre le bois de la vraie Croix dérobée à Jérusalem, tarda à accomplir ses promesses. Froidement, Richard qui attendait pour partir de livrer les prisonniers d'Acre contre la relique, décide le départ et fait exécuter les 2700 prisonniers qui lui sont restés sur les bras. Une telle exécution suscite l'approbation d'Ambroise dont le récit, une fois Acre prise, se marque à son tour de la sauvagerie qu'il prête à son héros :

> Mais por l'orgoil des Turcs abatre
> E por lei desaengier
> E por cristienté vengier

18 — On évoquera tout naturellement le passage du *Lancelot en Prose* où l'empoisonnement de la fontaine cause ces mêmes symptômes.

En fist mener hors de la vile
Toz liez set cens e deus mile
Qui trestuit furent detrenchié ;
E dont furent li cop vengié
De quarels d'arbaleste a tor
Les granz merciz al creator ; (v. 5534 sq)[19]

L'homme de guerre que doit devenir le roi en campagne ne saurait plus avoir de clémence pour ce qui n'est que *chiennaille.* Les massacres de la guerre ont rendu implacable la haine entre les deux camps :

Et quant li Turc est tant seuz
Qu'il ne poet aconseuz,
Si a custume a la mosche
Enuiose e plaine d'entusche :
Toz jorz chasciez e il fuira
Retornez e il ensivra. (v. 5657 sq).

Richard s'engage dans une série d'actions que l'*Histoire* exalte continuement comme si, à chaque fois, elles ne pouvaient représenter que le bon choix. Au fur et à mesure que le temps passe, les qualités de guerrier de Richard atteignent au surhumain, tout semble le désigner comme l'unique souverain possible d'Outremer :

Le reis Richarz vit que la chose
E l'ovre estoit sor lui tornée
E le cust por la retornée
Del reis qui ne voleit remaindre.
Lors fist de son tresor ataindre
Or e argent a grant plenté... (v. 5358 sq).

Les qualités de largesse ne seront jamais remises en cause, elles étaient déjà légendaires avant même le périple en Terre Sainte ; les qualités de conquérant, en revanche, vont se trouver confrontées à une réalité de plus en plus dure. Richard semble se jouer des dangers, l'ennemi pour lui n'est plus qu'un gibier qu'on collectionne :

Que puis que Deus forma la terre
N'en fist uns homs as Turs tel guerre... (v. 8961-62).
Meintes feies i curut
E aportoit a l'ost les testes

19 — A l'inverse la *Chronique d'Ernoul* se fait l'écho de la réaction horrifiée des *Poulains.*

De Sarazins come de bestes,
Ou dis ou duze ou vint ou trente (v. 8664 sq).

Plus d'une fois, la mort semble prête à fondre sur lui, surpris dans son sommeil ou enfoncé dans les rangs ennemis jusqu'à s'y fondre, mais il resurgit toujours fût-ce hérissé de flèches comme une pelote de piquants ! Comment ne pas croire à une protection toute spéciale du Roi Suprême ? Richard sait tout aussi bien montrer ses qualités intellectuelles, ainsi lorsqu'il fait creuser avec une extraordinaire subtilité sous les fortes murailles du Daron qui tout soudain s'effondrent. Et les petites gens le suivraient jusqu'au bout du monde tant il sait montrer à leur égard de tendre compassion :

E des malades genz menues
Qui d'enferté furent tenues... (v. 7833-34).
I eust mult cel jor leissées
Se ne fust le rei de Engletere
Qui fist par tot cerchier et querre
Tant que toz les en aporterent. (v. 7836 sq).

Il ne saurait pas davantage être question pour ce noble cœur d'abandonner une partie des siens laissés dans une situation désespérée ! à cette proposition :

Li reis ot la culor muée :
Lors dist « Quant jos i enveiai
E que d'aler les i preiai,
Se il i moerent donc sanz moi,
Donc n'aie ja mes non de rei ! » (v. 7344 sq).

Aux plus sages des croisés, une telle attitude semble une folie, puisque nul ne saurait remplacer Richard, qu'au moins il se préserve :

Gardés vos e cristïenté... (v. 7155).
Que en voz mains est nostre vie
Ou nostre mort se il vos meschiet,
Que quant li chief des membres chiet,
Li membre puis mès ne soffisent... (v. 7160 sq).

Ces hommes de foi trop faible ne savent déjà plus, comme les humbles, discerner l'Elu du Seigneur : « *Dieu le tirait toujours des plus grands dangers où le mettaient les ennemis* »[20].

20 — V. 7175-76.

C'est ainsi que Richard devient, chaque jour davantage, le seul être capable d'unir sous l'éclat de sa prouesse des hommes que leurs dissensions ne cessent d'éloigner. On le voit bien à Acre où les pèlerins s'engourdissent dans la mollesse et l'inertie. Richard qui est parti en avant leur fait mander de s'enrôler sous la bannière de leur roi, Gui de Lusignan ; peine perdue ; le roi anglais est contraint de rebrousser chemin et venir en personne prêcher les troupes qui, cette fois encore, cèdent à sa voix et s'ébranlent – mais que de temps et de peine perdus ! chaque avancée se solde par une lente reculade et la fatigue, dont les ennemis tirent profit. Ils ont depuis longtemps compris que le seul vrai obstacle à leur victoire est un chef véritable, comme Richard, auquel les Sarrasins admiratifs décernent le terme de *Melec.*

Mais en contrepartie de l'allégresse manifestée par la *menue gent* chaque fois que reprend la marche vers Jérusalem, le roi nous est de plus en plus souvent dépeint comme triste et *pensif.* Assis devant sa tente, il promène des regards mornes et affligés autour de lui. Cette tristesse naît de son impuissance grandissante à maîtriser la situation. Toutes les trêves passées avec Saladin ou Saphadin s'avèrent des chimères, des délais adoptés dans le but perfide de gagner du temps. Ambroise n'est pas en effet, de ceux qui bientôt entonneront la louange du preux Saladin :

> Qu'il (= le soudan) fist que faus e que failliz... (v. 5494).
> Lors perdi il sa renomée
> Qui tant aveit esté nomée (v. 5497-98).
> Mais Deus son enemi despose
> Quant il l'a sofert une pose (v. 5501-02).

Quant aux chevaliers francs, le funeste exemple de leur roi a fait pâlir leur juste renommée de « fleur de la chevalerie ». Non seulement ils suivent sans question l'*abominable* marquis Conrad, qui n'a garde d'oublier les serments de trahison naguère passés avec Philippe, mais ils sont les premiers à se rebeller, à quitter la troupe des croisés malgré les supplications, voire les larmes de Richard dont ils ont si consciencieusement « pillé la bourse ». Dès qu'ils s'éloignent du roi, ils tombent dans les pires vices, à Acre, ils boivent et forniquent, à Jaffa se livrent à toutes les folies, à Tyr, chez le Marquis, se rendent grotesques, se couronnant de fleurs et chantant sous l'effet du vin[21]. Qui croirait encore à l'espoir de gagner avec de telles troupes ? Et Ambroise d'opposer

21 — Édition citée p. 395, p. 423.

avec douleur la geste de Charlemagne ou les récits de la première croisade à la triste réalité de ce qu'il vit :

> Quant li vaillant reis Charlemaines
> Qui tant conquist terres et regnes,
> Ala osteier en Espaine... (v. 8479 sq).
> E quant il refu en Sesoigne
> Ou il feist meinte grant besoigne (v. 8485-86)...
> E quant il mena l'ost par Rome (v. 8490)...
> E quant Sulie a l'autre guerre
> Refu perdue et reconquisse
> E Antioche fud assise (v. 8494 sq)...
> Lors a cele tens ne anceis
> Qui furent Norman ou Franceis (v. 8500-01).
> Illoc n'aveit point de jangleis,
> Si erent tuit apelé Franc (v. 8508-09)
> E par pechié quant descordouent,
> ... poi i doroit descorde (8511-8514).

Mais Philippe au loin prépare contre son rival supérieur et abhorré la plus intime des trahisons : arrive d'Angleterre la nouvelle de la rébellion de Jean-sans-Terre. Richard comprend qu'il lui faut partir pour sauver son propre royaume. Alors une dernière fois s'élève devant lui la voix des humbles, celle du chapelain Guillaume de Poitiers qui lui rappelle combien en cette entreprise, il ne fut que l'instrument de Dieu :

> Remembre tei des granz honurs
> Reis, que Deu t'at en tanz lius faites (v. 9594-95).
> Que onques a rei de ton eage
> Ne fist avoir mains de damage (v. 9596-97).

Et le chapelain de remonter le cours de la vie de son roi, marquée continûment de la présence et de la faveur de Dieu, jusqu'à ce jour en Terre Sainte :

> Reis, remembre tei e si guarde
> La terre dont Deus t'at feit garde
> Ke tote sor tei l'atorna
> Quant l'autre rei s'en torna. (v. 9653 sq)

Ebranlé, Richard retarde une ultime fois son départ. Mais Conrad, élu contre son gré, tombe sous les coups du Vieux de la Montagne et c'est Richard qui se fait accuser ! Mais Henri son neveu, s'il reçoit la couronne pour le plus grand plaisir du roi, se laisse aller à épouser la princesse adultère et bigame Isabelle, malgré Richard. Mais le français Hugues de Bourgogne brocarde

et chansonne le roi anglais... Tout se ligue pour amener le *fils de Prouesse* à signer avec les Sarrasins cette « paix sale et honteuse » que tant d'hommes lui réclament. Et puis il faut bien avouer aux petits qu'on n'ira pas à Jérusalem car les Turcs ont fait le désert autour de la ville et empoisonné tous les puits, l'entreprise est devenue impossible, il faut repartir en Angleterre[22]. Mais Ambroise en est sûr, ce départ obligé n'est pas définitif !

> Torna son vis devers Sulie... (v. 12290)
> « He Sulie, a Deu te comant !
> E Dampnedeus par son comant
> Me doinst encore tant d'espace
> Se li plest que secors te face ! » (v. 12295 sq).

A l'heure où Ambroise écrit ces mots, il sait le temps perdu par Richard, capturé sans doute à la suite de machinations du Capétien ; il sait le temps passé à reconquérir la Normandie, volée pendant l'absence de son roi ; mais il ne sait pas encore que la vie de Richard touche à sa fin. Et il croit que toutes les épreuves sont du passé, elles méritent le nom de martyre mais l'avenir sera plus serein : le Roi, ailleurs comparé à saint Georges ou au délivreur saint Léonard, acquiert véritablement une dimension d'héroïsme sacré.

Dans l'*Histoire de la Guerre Sainte,* Ambroise n'a pas cherché à réfléchir sur une croisade ratée, Ambroise est persuadé au contraire de l'utilité de l'entreprise, de la nécessité non de recommencer mais de poursuivre car tout ce qui fut fait fut bien fait :

> Tot autresi com com li martirs
> Por Deu pristrent divers martire... (v. 12218-19).
> Mais maintes genz non sachanz distrent
> Puis plusors feiz par lor folie
> Qu'il n'orent rien fait en Sulie
> Quant Jerusalem n'ert conquise (v. 1224 sq).
> ... Ainz blasmerent ço qu'il ne sorent. (v. 1229).

Car les morts si nombreuses ne seront pas inutiles, bien au contraire :

> Cil seront o Deu a sa destre,
> El haut Jerusalem celestre... (v. 12253-54)
> L'autre Jerusalem conquistrent (v. 12256).

22 — Les causes de ce départ célèbre qui servira encore d'argument à saint Louis au siècle suivant se trouvent exprimées par Ambroise aux v. 1079 sq.

Dans ce récit apparaissent plusieurs figures de rois : Gui de Lusignan le Simple que Saladin méprisait assez pour le relâcher, Conrad le Félon, les tyrans de Sicile et de Chypre ; tous se sont laissé contaminer par le péché, par la déloyauté propre aux Sarrasins, *chiennaille* avec laquelle tout pacte doit être honni. Deux grandes images de roi se dressent en repoussoir l'une de l'autre, Philippe l'Envieux et Richard *le Magne*. Toutes les qualités que l'histoire et la légende prêtent aux rois, dans le texte sacré, dans la geste ou dans le roman, toutes ces qualités, Richard les possède ; innées en sa personne, elles trouvent dans la guerre de croisade le terrain propice pour éclore et s'affirmer ; à rebours Philippe devient ce qu'il était car l'outremer permet la mise au jour des germes les plus secrets. Héros de la démesure et de la prouesse folle, Richard se dresse dans l'*Histoire d'Ambroise* comme l'incarnation même de l'idée de croisade, la plus authentique et la plus sauvage des justifications de la foule anonyme.

Marie-Geneviève GROSSEL
Université de Valenciennes et du Hainaut Cambrésis